

Dans l'ombre de *Samson*

Alexandre Dratwicki

Directeur artistique du Palazzetto Bru Zane

« Le Japon était à la mode, on ne parlait que du Japon, c'était une fureur » écrit Saint-Saëns en relatant, 40 ans après sa publication, la genèse de *La Princesse jaune*. Créé le 12 juin 1872, la partition alterne six numéros entrecoupés de dialogues. Les protagonistes se retrouvent dans les deux derniers duos pour des passages dont Saint-Saëns estimera qu'ils sont « une des meilleures choses que j'aie faites au théâtre ». Il reconnaissait toutefois que « cet innocent petit ouvrage fut accueilli avec l'hostilité la plus féroce »...

En enregistrant *La Princesse jaune* de Saint-Saëns, le Palazzetto Bru Zane poursuit sa redécouverte des ouvrages lyriques français en un acte. Accusé, souvent par méconnaissance, de ne présenter qu'un intérêt anecdotique, ce répertoire a toujours été exclu des histoires de la musique et pâtit aujourd'hui de sa brièveté contraignante : la durée de ces actes lyriques oblige à imaginer des diptyques qui effrayent souvent le public autant que les programmateurs et complexifient le travail du metteur en scène. Celui-ci juge parfois la substance dramatique insuffisamment dense pour se projeter artistiquement avec la même intensité que dans une œuvre en trois ou cinq actes. Pourtant les plus grands noms n'ont pas hésité à écrire dans ce format qui oscille entre quarante-cinq minutes et un peu plus d'une heure : Saint-Saëns, Bizet, Massenet, Gounod, et avant eux Méhul, Boieldieu, Halévy ou bien d'autres. Ajoutons-le : certains de ces ouvrages « miniatures » ne sont pas des œuvres de jeunesse, ni des pis-aller composés en attendant l'opportunité d'une commande plus ambitieuse. Au contraire : *La Navarraise* ou *Le Portrait de Manon* de Massenet, par exemple,

sont écrits en pleine période de maturité et avec une parfaite maîtrise des moyens techniques et artistiques de leur auteur. De même, si *La Princesse jaune* est le premier ouvrage lyrique créé sur scène de Saint-Saëns, en 1872, l'auteur approche pourtant déjà des 40 ans et n'en est pas à ses débuts, loin s'en faut. Pour s'en tenir au seul domaine vocal, il a d'ailleurs derrière lui plusieurs opéras ou cantates de grande valeur : *Ivanhoé*, *Le Retour de Virginie*, *Les Noces de Prométhée* et – surtout – *Le Timbre d'argent* écrit en 1864 mais qui devra attendre 1877 pour être joué.

D'avantage que toutes les précédentes pages lyriques de Saint-Saëns, *La Princesse jaune* cultive le goût dominant de la France romantique pour l'exotisme et le voyage. Or c'est précisément une dimension esthétique que l'auteur connaît parfaitement, lui qui passera une grande partie de ses hivers à Oran, Alger, au Caire ou à Las Palmas. Passionné par les musiques extraeuropéennes, Saint-Saëns parvient à en assimiler les rouages au point de les intégrer dans son propre langage harmonique et rythmique. Ainsi, cette *Princesse jaune*, dont les sonorités regardent vers l'Asie, ne déroule pas naïvement des gammes par ton et des accords modaux selon un exotisme de pacotille qui sonnerait tout aussi bien russe que japonais ou algérien. Dès l'ouverture, les motifs caractéristiques se chargent de pathos ou d'une énergie qui débordent largement le cadre du folklore. Et, si les deux airs de Kornélis proposent des atmosphères asiatiques particulièrement délicates, les duos avec Léna mélangent habilement les élans passionnés de la musique occidentale moderne et les couleurs et harmonies d'un japonisme sans caricature.

La durée de cet opéra permettait d'offrir, en complément lyrique, une version inédite des six *Mélodies persanes* de Saint-Saëns, donnant l'occasion de tirer différemment le fil d'un exotisme tourné vers d'autres horizons. Ces mélodies furent d'abord conçues comme un cycle pour voix et piano. L'auteur en fut si satisfait qu'il décida d'en extraire *La Splendeur vide* afin de la parer des chatoiements de l'orchestre. Il fit ensuite de même avec les cinq mélodies restantes, réorganisées alors en une vaste ode-symphonie intitulée *Nuit persane*, avec solistes, chœur et orchestre. Saint-Saëns y lie les pièces entre elles avec force préludes, transitions symphoniques

et interventions d'un récitant en mélodrame. À l'occasion du centenaire de la disparition du compositeur, le Palazzetto Bru Zane propose une nouvelle version de ces mélodies afin d'en favoriser la diffusion sous leur forme symphonique. *La Splendeur vide* et les cinq mélodies de *Nuit persane* ont donc été dépouillées des interventions de chœur, réagencées dans l'ordre du cycle pianistique initial et agrémentées d'un court prélude et d'un interlude symphoniques tirés tous deux de *Nuit persane*. Les orchestrations sont *in extenso* celles de l'auteur. Ainsi reformaté, ce cycle peut désormais affronter la scène et se mesurer sans pâler aux *Nuits d'été* de Berlioz ou aux titres connus de Duparc. Ce premier enregistrement confie chaque mélodie à un artiste différent, mais des transpositions permettent également à un seul exécutant – à l'avenir – d'interpréter ces *Mélodies persanes*.

Cet enregistrement, réalisé en pleine pandémie de coronavirus en février 2021, a été rendu possible grâce à l'engagement sans faille des équipes de l'Orchestre national du Capitole de Toulouse, et en particulier de son directeur Thierry d'Argoubet. Que tous soient remerciés, ainsi que le chef Leo Hussain et les chanteurs convoqués, pour leur adaptabilité face à une situation complexe et incertaine.
